

LES PAYS-BAS TELS QU’ILS SE VOIENT : LE «RIJKSMUSEUM» ET L’HISTOIRE NATIONALE

Le contraste n’aurait pu être plus fort: d’un côté, la débâcle du *Nationaal Historisch Museum* (musée national d’Histoire) et de l’autre, la réouverture triomphale - en avril 2013 - du *Rijksmuseum* à Amsterdam¹. Et pourtant, le *Nationaal Historisch Museum* disposait à l’origine aussi d’une large plateforme de soutien. Des personnalités politiques de tout bord avaient constaté en 2006 que les Néerlandais ne connaissaient pas leur histoire nationale et qu’ils se retrouvaient par conséquent «déracinés». Une «maison de l’Histoire» devait non seulement endiguer la crise mais carrément inverser la tendance. S’ensuivirent cinq ans de chamailleries sur le site qui accueillerait le musée et sur la conception, jugée trop postmoderne, que les directeurs avaient de l’Histoire. En 2011, le gouvernement décida de fermer le robinet des subventions. Une issue pitoyable, tout comme celle du projet grandiose de la maison de l’Histoire de France de Nicolas Sarkozy à Paris, qui n’a jamais vu le jour non plus.

Et entre-temps se poursuivait le chantier de rénovation de très grande envergure du *Rijksmuseum*. L’édifice construit en 1885 par Pierre Cuypers était un *Gesamtkunstwerk* à l’ornementation très riche. Mais des restaurations successives avaient transformé cette cathédrale du «patrimoine des pères» en un labyrinthe impénétrable. Le grand nettoyage démarra en 2003. Le duo d’architectes espagnols Cruz y Ortiz rendit au musée une structure transparente et rouvrit les cours intérieures obstruées de bâtisses. Un architecte-restaureur remit les décorations originales de Cuypers en état tandis que l’architecte d’intérieur fit peindre les salles du musée en gris et opta pour une présentation très sobre des œuvres d’art. Une formidable réussite.

Par ailleurs, le climat d’appréhension et d’inquiétude qui avait entouré les plans du *Nationaal Historisch Museum* avait disparu. Dans des Pays-Bas en train de renaître, le *Rijksmuseum* rénové put se présenter sans réserve comme une institution ambitieuse. S’il n’avait pas une portée universelle comme, par exemple, Le Louvre, il se positionna néanmoins comme un musée national. Il se voulut le «musée des Pays-Bas» comme le clamait non sans fierté sa devise: «Le *Rijksmuseum* procure au visiteur un sentiment de beauté et une conscience



Pieter de Hooch, *Een gezelschap op de plaats achter een huis* (Groupe de personnes sur la place derrière une maison), vers 1663-1665.



Jan Asselijn, *De bedreigde zwaan* (Le Cygne menacé), vers 1650.

du temps.» Autrement dit, les quelque huit mille objets exposés n'introduisaient pas seulement le visiteur dans les jouissances de l'art néerlandais, ils révélèrent aussi l'histoire d'une nation, son existence dans la temporalité.

Invitons-nous dans ce musée et voyons à quel point le *Rijksmuseum* a pu réaliser ses ambitions historiques ou non. Dans quelle mesure ce «musée des Pays-Bas» représente-t-il, outre un lieu artistique, un musée de l'histoire? Dans quels rapports mutuels se retrouvent l'art et l'histoire? Et comment la nation y est-elle représentée? La réponse semble assez évidente: dans la zone de tension entre l'art et l'histoire, de nombreuses positions fort différentes sont possibles.

UN PLAISIR ESTHÉTIQUE RELEVÉ

En choisissant de prendre en compagnie des groupes internationaux de touristes le raccourci à partir de la nouvelle salle d'entrée vers le cœur du musée, on passe d'abord par le majestueux hall d'entrée. L'œuvre de Cuypers a été restaurée ici dans toute sa splendeur. Le visiteur pénètre ensuite dans la galerie d'honneur où des cabinets successifs accueillent les grands peintres du XVII^e siècle: Saenredam et Frans Hals, Johannes Vermeer et Jan Steen, Jacob van Ruisdael et Pieter de Hooch, avec des églises nues et des intérieurs hollandais, des portraits de négociants et des natures mortes apparemment fort simples, des paysages avec du bétail et des marines. Au bout de la galerie s'ouvre alors la salle qui révèle le *nec plus ultra*: *La Ronde de nuit* (1642) de Rembrandt.

L'histoire est présente dans le décor de Cuypers. Les peintures dans le hall d'entrée, qui évoquent des épisodes grandioses de l'histoire nationale, ainsi que le panthéon de testateurs de l'histoire (de l'art) des Pays-Bas dans le hall d'entrée aussi bien que dans la galerie d'honneur, manifestent clairement combien le *Rijksmuseum* est un monument du nationalisme culturel du XIX^e siècle. Mais pour le reste, l'histoire y demeure absente. Le cœur du musée est entièrement dominé par l'art. Tout converge ici vers le plaisir esthétique pur,

vers des sensations de beauté que ne vient pas perturber la moindre référence à une histoire mouvementée.

Il en va tout autrement dans les salles consacrées au Moyen Âge, celles du XVII^e siècle hormis la galerie d'honneur et la salle de *La Ronde de nuit* et les salles du XVIII^e siècle. Là, l'histoire fait son entrée, pas tellement dans les textes didactiques affichés, mais surtout dans les ensembles souvent superbes qui constituent le noyau de ces salles. Ces ensembles combinent les tableaux avec toute une panoplie d'objets historiques. Dans la salle dédiée à la naissance de la République, par exemple, des tableaux comme *Beeldenstorm in een kerk* (Iconoclasme dans une église, 1630) de Dirck van Delen sont associés à des armoires monumentales, des statuettes de bronze et des salières.

L'image des Pays-Bas émanant de ces salles allie la puissance et la souveraineté. Le Moyen Âge n'y est pas une période de ténèbres. Il constitue le préambule du miracle de la République. Sans la moindre retenue, la liberté, la vitalité et l'épanouissement artistique dans cette République y sont désignés par le terme que les poètes du début du XIX^e siècle ont attribué à cette période: le «siècle d'or». Par le biais de cette désignation revient aussi la conscience ancestrale que l'excellence de la société néerlandaise du XVII^e siècle était due à la simplicité et à la sobriété des autorités bourgeoises, telles que le visiteur peut les admirer dans le portrait de groupe où Karel Dujardin a représenté les régents de la *Spinhuis* (prison pour femmes) d'Amsterdam (1669). Et aussi à leur intrépidité, témoin la vaillance militaire avec laquelle la puissance navale a été défendue contre les voisins jaloux.

Le *Rijksmuseum* associe lui aussi le haut degré de prospérité à ces vertus patriotiques d'antan. Il expose l'esprit commercial et la richesse: dans une des salles, le luxe des demeures de maître, dans une autre les maisons de poupée qui constituaient des fleurons très appréciés du public. Les salles dédiées au XVIII^e siècle confirment cette image: l'importance du commerce et de l'industrie, la prospérité et sa répartition égale. La salle consacrée aux Pays-Bas d'outre-mer met en lumière le caractère global des activités économiques et annonce l'esprit d'initiative des Pays-Bas à venir, des Pays-Bas modernes. C'est un miroir de l'histoire qui remplit d'orgueil et contient un message réjouissant.

Autrement dit, la mise en scène de la patrie dans ce musée rénové est restée traditionnelle. L'histoire y est un récit reconnaissable, avec des protagonistes tout aussi connus, et non dénué de morale. On aborde le XVIII^e siècle avec un avertissement contre une vie dominée par «l'ostentation». Mais le visiteur refoule bien vite cette leçon sous l'effet de l'art virtuose qu'il trouve également exposé ici: la vitrine avec des animaux en porcelaine de Meissen est si chatoyante! De la même manière, la magnificence de l'art exotique dans les salles ultérieures dédiées au XIX^e siècle étouffe bien vite la critique sur les violences coloniales et l'esclavage.

C'est assez significatif: même dans les salles consacrées au Moyen Âge, au XVII^e siècle (hormis la galerie d'honneur et la salle de *La Ronde de nuit*) et au XVIII^e siècle, l'art joue un rôle primordial. L'histoire n'y apparaît pas pour elle-même. Elle est présente pour expliquer l'essor des arts: c'est la culture exceptionnelle de la République qui a conduit à la beauté intemporelle de Rembrandt et de tant d'autres peintres. L'histoire agrémentée de cette manière le plaisir artistique. Son omniprésence dans ces salles n'empêche pas qu'elle n'y joue que les «seconds violons», comme l'a observé un critique.

UN PASSÉ TANGIBLE

L'histoire est donc au service de..., du moins en règle générale. Car il lui arrive aussi de se frayer un passage vers le devant de la scène. Même dans la galerie d'honneur. Dans un des



La caisse de Hugo de Groot.

cabinets, le visiteur peut tomber en admiration devant *De bedreigde zwaan* (Le Cygne menacé, vers 1650) de Jan Asselijn. Il s'agit, même dans le genre animalier, d'un tableau inhabituel. C'est également une œuvre remarquable par les inscriptions qui y ont été ajoutées au XVIII^e siècle et qui ont transformé ce tableau en pamphlet politique. Dans le contexte de la lutte entre les patriotes et les adeptes de la maison d'Orange, le cygne blanc représentait le dirigeant Johan de Witt, défenseur de la patrie contre ses ennemis, assassiné en 1672. Et soudain le visiteur se rend compte que cet art magnifique du XVII^e siècle, que cette beauté souveraine était également susceptible de servir une propagande politique, de se retrouver engagée dans l'histoire.

Ensuite, l'histoire reprend le dessus, de la manière la plus explicite dans les salles du XIX^e siècle. La première est d'ailleurs essentiellement occupée par la peinture historique. De manière spectaculaire, l'histoire de la patrie s'impose dans l'art lui-même et, à travers celui-ci, au visiteur, et ce de nouveau comme un ensemble reconnaissable. Quel visiteur, en effet, n'est pas impressionné dès l'entrée de la salle par les trois grands tableaux de souverains - Napoléon Bonaparte, Louis Napoléon et le premier roi des Pays-Bas, Guillaume I^{er}? Et qui ne connaît *De Slag bij Waterloo* (La Bataille de Waterloo) représentée en 1824 à une si grande échelle par Jan Willem Pieneman? L'histoire domine ici, comme un récit illustré d'images imprégnées d'héroïsme.

Mais plus encore que dans cette peinture historique du XIX^e siècle et par elle, l'histoire s'impose aussi de temps à autre dans les salles dédiées à la République, non par le biais de tableaux, mais par des objets. Ces objets rapprochent ce passé d'une manière si soudaine et inattendue et avec une telle tangibilité, que l'histoire même ne semble pas encore révolue. L'historien néerlandais Johan Huizinga (1872-1945) a été le premier à se servir du terme «sensation historique» pour désigner cette impression. L'un ou l'autre détail historique dans une gravure ou un acte notarié, écrivit-il, est susceptible de me donner «soudain le sentiment d'un contact immédiat avec le passé, une sensation aussi profonde que le plus pur plaisir artistique, une sensation (merci de ne pas rire) quasi extatique de ne plus être moi-même».

Revenons donc un peu en arrière. Quels sont ces objets capables de susciter cette sensation historique dans les salles de la République? Il y a en premier lieu des objets auxquels leur origine a conféré un statut presque mythique. Ainsi se succèdent-ils, par exemple, dans la salle



Un des bonnets en laine retrouvés au Spitzberg.



La veste de camp de concentration d'Isabelle Wachenheimer.

qui évoque la lutte pour le pouvoir dans la jeune République au XVII^e siècle: l'épée du bourreau qui a tranché la tête du grand pensionnaire Oldenbarnevelt en 1619, deux petites cannes dont une lui a (peut-être) servi pour monter sur l'échafaud, la caisse dans laquelle le juriste et écrivain Hugo de Groot se serait (peut-être) échappé de sa prison. Ce sont des reliques de l'histoire patriotique, des objets qui rappellent de manière concrète le dramatique de cette histoire à l'intention des Néerlandais de souche et / ou issus de l'immigration.

Mais plus encore que par ces objets mythiques reliés à des héros de la patrie, cette sensation historique peut être éveillée par de simples objets souvent anonymes. Dans une vitrine de la salle dédiée à l'histoire d'outre-mer de la République sont exposées quatre chaussures disparates retrouvées sur l'île de Nova Zembla. Un peu plus loin sont étalés une série de bonnets en laine retrouvés par des archéologues dans les tombes de baleiniers néerlandais au Spitzberg ou dans ses environs. Des chaussures et des bonnets illustrant de manière extraordinairement concrète l'intrépidité des marins néerlandais et leurs privations dues au froid.

Le *Rijksmuseum* offre ainsi au visiteur l'occasion de «toucher» quasiment ces «grands hommes» de l'histoire nationale: sur le chapeau d'Ernst Casimir, le fidèle compagnon du stathouder Frederik Hendrik, tombé en 1632, on aperçoit le trou causé par la balle meurtrière ainsi que des traces de sang. De leur côté, les objets anonymes montrent aussi les effets du temps même: la poussière, les rayures, l'usure. Comme les ensembles, tous ces objets témoignent d'un passé qui remplit de fierté. Mais ils y ajoutent aussi une dimension. Ils font de ce musée un lieu de plaisir historique, d'une jouissance quasi physique parfois plus puissante que les sensations esthétiques suscitées par les Rembrandt et autres Vermeer.

UNE IMAGINATION DÉFAILLANTE

Tout cela fait-il du *Rijksmuseum* un musée historique tel qu'aurait dû l'être le *Nationaal Historisch Museum* aux yeux de ses concepteurs? La réponse est non, en raison d'une

représentation du passé néerlandais manifestement trop maigre. Retournant par exemple dans les salles du XVIII^e siècle, on pourra s'extasier devant le superbe portrait de Rutger Jan Schimmelpenninck et de sa famille, réalisé par Pierre Proud'hon (1801-1802). Mais on apprendra par contre fort peu sur l'avènement de l'État néerlandais moderne dans les décennies autour de 1800, au moment où ce citoyen patriote a joué un rôle si important.

La pauvreté de cette imagination historique se manifeste avec le plus d'évidence dans les salles du XX^e siècle, situées dans les combles du musée. L'avènement de l'État-providence? La continuité de la monarchie? La douloureuse décolonisation en Indonésie? Les changements dans la culture de consommation? Les succès du populisme? Ces processus clés dans l'histoire néerlandaise du siècle passé sont absents dans ce *Rijksmuseum*, où l'on ne dépasse pas les termes vagues de «renouveau» et «liberté».

Et ce qui est finalement représenté, notamment la Seconde Guerre mondiale et l'Holocauste, l'est de manière d'autant plus pénible. Dans une des petites pièces de la salle dédiée à la première moitié du XX^e siècle se trouvent réunis trois objets: au centre le jeu d'échecs offert en 1941 par le chef des SS allemands Heinrich Himmler à Anton Mussert, le leader du mouvement national-socialiste néerlandais. Au fond, dans une vitrine, un album photo de la famille juive Wachenheimer, qui avait fui l'Allemagne pour s'installer aux Pays-Bas. Au-dessus est accrochée la veste de camp de concentration qu'Isabelle Wachenheimer a portée à Mauthausen, après avoir d'abord été déportée à Auschwitz, où ses parents ont été assassinés dès leur arrivée.

Cette veste n'éveille pas la sensation de se trouver en contact direct avec cet épisode atroce de l'histoire, elle ne suscite que de l'embarras. Parmi la faïence des ateliers *Rozenburg* de La Haye, les Mondrian, le biplan construit en 1918 par Frans Koolhoven, les sièges Rietveld et le film documentaire de Bert Haanstra sur la fermeture du bras de mer *Veerse Gat* en Zélande (1962), cette veste risque en effet de n'être plus qu'un objet d'esthétisme et d'amusement. Ce pitoyable morceau d'étoffe de Mauthausen, isolé et présenté hors de tout contexte, ne peut être porteur de l'histoire de la guerre et de la persécution des Juifs. Cette présentation illustre parfaitement comment l'intégration de l'art et de l'histoire peut déboucher sur un échec lamentable.

Pour un public étranger, le «musée des Pays-Bas» expose ce qu'il y a de plus beau dans l'art néerlandais: Rembrandt et Vermeer dans un superbe musée contemporain, de même que Van Gogh vers la fin des salles du XIX^e siècle, qui annonce déjà l'attraction suivante du programme. Pour les Néerlandais, le *Rijksmuseum* ne peut certes pas remplir le rôle d'un musée d'histoire. C'est plutôt un endroit où flottent des bribes de souvenirs de l'ancienne grandeur de la patrie. Il est vrai qu'autour de ces bribes une communauté nationale peut se former ou se renforcer. Le «musée des Pays-Bas» exporte un consensus autour d'une représentation réjouissante de la République et des Pays-Bas modernes. Et que cette représentation soit en fait une fiction, qui, hormis une poignée d'historiens méticuleux, le regretterait?

Jo Tollebeek

Professeur d'histoire de la civilisation à la *KU Leuven*.

jo.tollebeek@arts.kuleuven.be

Traduit du néerlandais par Michel Perquy.